

PAIX!!
BON MARCHÉ

assortiment de Marchandises
Fournitures de Voiture,
Sèches de Coût,
filer, etc.,
cela est possible, en sorte
es.

35 & SOULIERS
DE LEUR ARGENT
ET SOULIERS
AC.

haussures se faites
dans la
s, Indienne, Coton Jaune et
bleur, Tweeds, Alpaca,
Chapeaux pour Dames,
lles, Rubans en soie
nes, Portefeuilles,
veloppes, etc.

SMITH,
rables d'Angleterre!

de Marchandises tenues
sans réserve au prix
dit, ou en échange des
ats-prix seront donnés.

ADIEN:
tées sous le plus
monces insérées
bles.
IDOUX,
Éditeur-Propriétaire

TARIF DES ANNONCES
Première Insertion, 8 Cents par Ligne.
Chaque Insertion subséquente, 2 Cents
par Ligne.
Presses d'Affaires, \$4 par Année.
Arrangements très faciles et à bon
prix seront faits pour l'insertion des
annonces à long terme.

Vol

ADRESSES D'AFFAIRES.
Dr. MAILLET,
SHEDIAC, N. B.
1er Décembre 1870.—a c

Dr. G. A. Harrison,
Bureau en face du Magasin de E.
J. Smith, et maison voisine du
Bureau de Poste.
Le soir sera visible à l'Hotel-Kirk.
Shediac, 1er décembre 1871.

DR. H. E. BOISSY,
MEMRAMCOOK, N. B.
1er Juillet 1869.—a c

Dr. MORTON,
SHEDIAC.
10 Novembre 1870.—2 m.

Dr. A. P. LANDRY.
BUREAU:
Clare (près du Petit Ruisseau) comté
de Digby.

Nouvelle Boisse

P. A. LANDRY,
AVOCAT,
Dorchester, N. B.
28 Octobre 1870.

W. J. GILBERT,
PROCEUREUR, AVOCAT,
SHEDIAC, N. B.

M. Gilbert tient son bureau à sa bâtisse, près
de la station du chemin de fer.
24 Avril 1868.

A. J. BABIN & CIE.,
IMPORTATEUR ET MARCHAND DE
MARCHANDISES SECHES
Groceries; Fleur
FERRONNERIES
Bottes et Soulier
&c. &c.

MAIN STREET
Vis-à-vis le Bureau de Poste,
MONCTON, N. B.:
20 Décembre 1870.—1a

KIRK HOTEL,
(Ci-devant Adams House),
Shediac, N. B.

Le Soussigné, en offrant ses sincères remerciements à ses amis et au public en général pour le patronage libéral qu'il en a reçu quand il fut propriétaire du Weidon House, prend la liberté de les informer qu'il a loué l'hôtel susnommé, qui est maintenant ouvert pour l'accommodation du public. Cette maison est placée dans une situation privilégiée, à deux minutes de marche de la gare du chemin de fer. Les chambres sont spacieuses et commodes, et sont très bien meublées. Les visiteurs et touristes seraient bien de prendre logement au KIRK HOUSE. Une voiture est spécialement préparée au transport des visiteurs de la station à l'hôtel et vice-versa.
DAVID KIRK, Propriétaire.
15 Décembre 1871.—1a

LE MONITEUR ACADIEN

ORGANE DES POPULATIONS FRANCAISES
DES PROVINCES MARITIMES.

"NOTRE LANGUE, NOTRE RELIGION ET NOS COUTUMES."

JOUR DE PUBLICATION
VENDREDI MATIN
—
PRIX DE L'ABONNEMENT:
1 Copie, par an.....\$ 2 00
1 Club de 5 Copies..... 7 50
1 Club de 10 Copies..... 15 00
(avec une copie extra.)
LES ABONNEMENTS SONT DE PAS MOINS DE 6 MOIS
PAYABLE D'AVANCE

Shédiac, Nouveau-Brunswick.—Vendredi, 5 Janvier 1872.

No. 27

MARCHAND A COMMISSION,
Pour la vente de toute espèce de
Poisson, Burre, Cufs,
Sucre d'Erable, etc.
Aussi pour l'achat de toutes sortes de
MARCHANDISES.
S'adresser à
SIGEFROI BELLIVEAU,
47 COMMERCIAL ST. 47
BOSTON, MASS.
12 Mai, 1870.—a c

M. & H. GALLAGHER,
MARCHANDS DE
FLEUR, FARINE, THÉS,
Provisions et Groceries
Générales.
VINS, BRANDY, WHISKEY, &c.
EN GROS ET EN DÉTAIL,
Bâtisse en Brique de Jones,
No. 7 RUE CHARLOTTE,
ST. JEAN, N. B.
Oct. 25, '71.—ac

"New-Brunswick House"
347 COMMERCIAL STREET, VIS-À-VIS
LE BOSTON DEPOT,
PORTLAND, MAINE

Le Soussigné attire respectueusement l'attention du public voyageur du Nouveau-Brunswick à cette nouvelle et magnifique Maison qui vient d'être mise sur un pied de première classe. Repas et Lunches à toute heure. Huîtres servies de toutes les façons. Pension et logement à des prix modérés.—Bonne établie.
JOHN C. COSTELLO,
Propriétaire.
20 mars 1871.

CHEMINS DE FER DU GOUVERNEMENT
1871—Arrangement d'Hiver—1872

LE 2 et après le 4 Décembre prochain, les Trains voyageront comme suit:
POUR L'EST.
Le No. 2 partira de ST. JEAN pour SHEDIAC à 9 heures a.m.
Le No. 4 partira de St. Jean pour Petitcodiac à 7 a.m.
Le No. 6 partira de St. Jean pour Sussex à 4.45 p.m.
Le No. 8 partira de la Jonction Painséc pour Amherst à 3 p.m.

POUR LOUEST.
Le No. 1 partira de Sussex pour St. Jean à 6.30 a.m.
Le No. 3 partira de Shédiac pour St. Jean à 9.15 a.m.
Le No. 5 partira de Petitcodiac pour St. Jean à 1 p.m.
Le No. 7 partira d'Amherst pour la Jonction Painséc à 7.10 a.m.

Les Nos. 1, 6, 7 et 8 sont des Trains M.I. Les Nos. 2 et 3 ne transporteront du fret qu'entre Petitcodiac et les Stations à l'est de cette place.
Le fret à transporter devra être livré à la Station de St. Jean avant 3 heures p.m. tous les jours.—Sussex au moins une heure, et aux autres Stations au moins une demi-heure avant le départ annoncé d'aucun convoi de fret.
LEWIS CARVELL,
Surtendant Général
Bureau du Chemin de Fer,
St. Jean, N. B.,
23 Novembre 1871.

HARMONIES DU CATHOLICISME.

"La musique du culte catholique est véritablement belle. Pour ma part, je ne pense pas que Dieu dédaigne autant que plusieurs se plaisent à le croire dans leur simplicité, les douces harmonies, les chants sublimes, l'encens, le son solennel des cloches, et, en général, tout ce qu'un pieux désir d'épanchement inventa à la gloire de Dieu. Nulle part les architectes ne déploient mieux leur art que dans la construction de dômes et d'autres monuments qui ont une pieuse destination.—LEIBNITZ."

"Il y a dans le catholicisme je ne sais quoi de poétique et d'entraînant, je dirais presque de maternel qui nous touchera toujours. L'âme trouve un doux repos dans les silencieuses chapelles, devant les cierges allumés, dans cette suave atmosphère d'encens, dans les sons harmonieux de la musique, et dans les bras de cette mère céleste qui plonge l'homme dans un sentiment d'humilité, d'amour filial, pour porter ensuite ses pensées vers le Rédempteur."

"L'Eglise Catholique, avec ses portes toujours ouvertes, ses cierges allumés, ses mille voix toujours parlantes, ses hymnes, sa messe, ses anniversaires et ses fêtes, nous avertit avec une sollicitude vraiment touchante, qu'ici-bas les bras d'une mère sont toujours ouverts, toujours prêts à soulager celui qui gémit sous le fardeau; qu'ici-bas est préparé pour chacun le doux banquet de l'amour; qu'ici-bas, enfin, est un refuge, le jour et la nuit. A voir cette activité incessante des prêtres qui rentrent et qui sortent le Saint-Sacrement, la richesse de la parure qui change chaque jour comme un printemps de fleurs, l'Eglise Catholique paraît alors à nos yeux comme une source profonde et abondante au milieu d'une ville qu'elle rafraîchit, qu'elle soulage, qu'elle purifie.—ISIDORUS."

"Lorsque, au bout de son pénible pèlerinage, le voyageur, agouillé sur les marches d'une église catholique, adresse, dans sa joie, des actions de grâce à celui qui aplanit sa route et guide ses pas; lorsque la mère chrétienne, tombée au pied de l'autel, dans le silencieux espace d'un temple, remet son jeune enfant à la garde du saint patron qu'elle lui a choisi; lorsque le soleil couchant, à travers les hautes fenêtres gothiques, envoie, dans un magique coloris, ses derniers rayons à celui qui, revêtant de sa pénible besogne, a choisi, pour prier, les dernières heures du jour; lorsque, pendant les vêpres, les cierges de l'autel jettent leur lueur sur les sombres voûtes, et que les sons de l'orgue retentissent au milieu des chants sacrés du chœur; lorsque, enfin, l'heure de minuit et le lever du soleil sont annoncés par le son des cloches

QUI APPELLENT DE LEURS CELLULES LES MOINES GLORIER CELUI QUI COMMANDE AU JOUR ET À LA NUIT, ET POUR PRIER POUR CEUX QUI SOUFFRONT, ALORS IL DEVIENT ÉVIDENT—ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE A LE MÉRITE DE RENDRE CETTE VÉRITÉ PLUS PALPITANTE ENCORE—IL DEVIENT ÉVIDENT QUE LA VIE DOIT ÊTRE UNE ADORATION CONTINUE, INCESSANTE DE DIEU NOTRE CRÉATEUR, NOTRE SAUVEUR, NOTRE MAÎTRE, ET QUE L'ART ET LA NATURE POSSÈDENT UNE LANGUE ÉTERNELLE ET UNIVERSELLE POUR RÉPONDRE DANS LE CŒUR DE L'HOMME LES SENTIMENTS LES PLUS NOBLES, LES PLUS ÉLEVÉS. ET NE DEVONS-NOUS PAS ESTIMER HEUREUSE L'ÉGLISE QUI EST EN ÉTAT DE S'APPROPRIER CETTE LANGUE DANS TOUTE SON ÉTENDUE?"

"Quoique sent le charme de la poésie, et le besoin de la retrouver partout dans la vie, doit nécessairement se sentir entraîné vers le catholicisme, car c'est là que la poésie trône en reine.—ZEITUNG für die elegante Welt, 1834."

VIE HONNÊTE ET INCONDUITE.

C'est le soir. Le soleil descend lentement vers l'horizon, et inonde de ses derniers rayons les blés mûrs et les bruyères roses. Le voilà qui brille derrière les grands chênes; les oiseaux chantent pour lui dire adieu. Il s'abaisse encore... il a disparu; la terre s'assombrit, et le ciel se teint de pourpre et d'or. Une cloche tinte dans l'église du village: c'est l'Angelus, et les travailleurs éparés dans les champs se découvrent pieusement à ce signal de la prière et du repos. La journée est finie: que Dieu bénisse leur ouvrage et leur donne la nourriture et le sommeil qui répareront leurs forces pour le travail de demain!

Le père de famille, sa pioche sur l'épaule, se dirige vers la maison dont le toit de tuiles rouges brille à bas à travers les arbres. Son fils aîné l'accompagne; lui aussi il a travaillé comme un homme, et il présente à sa mère le produit de sa journée: ses petits frères et de leur apprendre quelque jeu nouveau. Au détour du sentier, voici qu'arrive un bruit de rires enfantins; un beuglement sonore s'y mêle, et le jeune garçon s'arrête: —C'est Roussotte, père; je reconnaissais sa voix. Je parie qu'elle nous a entendus, et qu'elle est contente de me revoir.

Jean dit cela parce que c'était lui qui gardait hier encore Roussotte au pâturage, et il s'empresse d'avancer pour voir si son jeune frère, qui le remplace, a bien rempli ses importantes fonctions. Il caresse la belle vache qui semble le reconnaître, et prend des mains de sa mère qui la ramenait la corde de la bonne nourrice. Le père aussi la caresse d'un air de satisfaction, et marche auprès d'elle en causant avec sa femme des travaux de la

QUI APPELLENT DE LEURS CELLULES LES MOINES GLORIER CELUI QUI COMMANDE AU JOUR ET À LA NUIT, ET POUR PRIER POUR CEUX QUI SOUFFRONT, ALORS IL DEVIENT ÉVIDENT—ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE A LE MÉRITE DE RENDRE CETTE VÉRITÉ PLUS PALPITANTE ENCORE—IL DEVIENT ÉVIDENT QUE LA VIE DOIT ÊTRE UNE ADORATION CONTINUE, INCESSANTE DE DIEU NOTRE CRÉATEUR, NOTRE SAUVEUR, NOTRE MAÎTRE, ET QUE L'ART ET LA NATURE POSSÈDENT UNE LANGUE ÉTERNELLE ET UNIVERSELLE POUR RÉPONDRE DANS LE CŒUR DE L'HOMME LES SENTIMENTS LES PLUS NOBLES, LES PLUS ÉLEVÉS. ET NE DEVONS-NOUS PAS ESTIMER HEUREUSE L'ÉGLISE QUI EST EN ÉTAT DE S'APPROPRIER CETTE LANGUE DANS TOUTE SON ÉTENDUE?"

Le père de famille, sa pioche sur l'épaule, se dirige vers la maison dont le toit de tuiles rouges brille à bas à travers les arbres. Son fils aîné l'accompagne; lui aussi il a travaillé comme un homme, et il présente à sa mère le produit de sa journée: ses petits frères et de leur apprendre quelque jeu nouveau. Au détour du sentier, voici qu'arrive un bruit de rires enfantins; un beuglement sonore s'y mêle, et le jeune garçon s'arrête: —C'est Roussotte, père; je reconnaissais sa voix. Je parie qu'elle nous a entendus, et qu'elle est contente de me revoir.

Jean dit cela parce que c'était lui qui gardait hier encore Roussotte au pâturage, et il s'empresse d'avancer pour voir si son jeune frère, qui le remplace, a bien rempli ses importantes fonctions. Il caresse la belle vache qui semble le reconnaître, et prend des mains de sa mère qui la ramenait la corde de la bonne nourrice. Le père aussi la caresse d'un air de satisfaction, et marche auprès d'elle en causant avec sa femme des travaux de la

Le père de famille, sa pioche sur l'épaule, se dirige vers la maison dont le toit de tuiles rouges brille à bas à travers les arbres. Son fils aîné l'accompagne; lui aussi il a travaillé comme un homme, et il présente à sa mère le produit de sa journée: ses petits frères et de leur apprendre quelque jeu nouveau. Au détour du sentier, voici qu'arrive un bruit de rires enfantins; un beuglement sonore s'y mêle, et le jeune garçon s'arrête: —C'est Roussotte, père; je reconnaissais sa voix. Je parie qu'elle nous a entendus, et qu'elle est contente de me revoir.

Jean dit cela parce que c'était lui qui gardait hier encore Roussotte au pâturage, et il s'empresse d'avancer pour voir si son jeune frère, qui le remplace, a bien rempli ses importantes fonctions. Il caresse la belle vache qui semble le reconnaître, et prend des mains de sa mère qui la ramenait la corde de la bonne nourrice. Le père aussi la caresse d'un air de satisfaction, et marche auprès d'elle en causant avec sa femme des travaux de la

Le père de famille, sa pioche sur l'épaule, se dirige vers la maison dont le toit de tuiles rouges brille à bas à travers les arbres. Son fils aîné l'accompagne; lui aussi il a travaillé comme un homme, et il présente à sa mère le produit de sa journée: ses petits frères et de leur apprendre quelque jeu nouveau. Au détour du sentier, voici qu'arrive un bruit de rires enfantins; un beuglement sonore s'y mêle, et le jeune garçon s'arrête: —C'est Roussotte, père; je reconnaissais sa voix. Je parie qu'elle nous a entendus, et qu'elle est contente de me revoir.

Jean dit cela parce que c'était lui qui gardait hier encore Roussotte au pâturage, et il s'empresse d'avancer pour voir si son jeune frère, qui le remplace, a bien rempli ses importantes fonctions. Il caresse la belle vache qui semble le reconnaître, et prend des mains de sa mère qui la ramenait la corde de la bonne nourrice. Le père aussi la caresse d'un air de satisfaction, et marche auprès d'elle en causant avec sa femme des travaux de la

Le père de famille, sa pioche sur l'épaule, se dirige vers la maison dont le toit de tuiles rouges brille à bas à travers les arbres. Son fils aîné l'accompagne; lui aussi il a travaillé comme un homme, et il présente à sa mère le produit de sa journée: ses petits frères et de leur apprendre quelque jeu nouveau. Au détour du sentier, voici qu'arrive un bruit de rires enfantins; un beuglement sonore s'y mêle, et le jeune garçon s'arrête: —C'est Roussotte, père; je reconnaissais sa voix. Je parie qu'elle nous a entendus, et qu'elle est contente de me revoir.

Jean dit cela parce que c'était lui qui gardait hier encore Roussotte au pâturage, et il s'empresse d'avancer pour voir si son jeune frère, qui le remplace, a bien rempli ses importantes fonctions. Il caresse la belle vache qui semble le reconnaître, et prend des mains de sa mère qui la ramenait la corde de la bonne nourrice. Le père aussi la caresse d'un air de satisfaction, et marche auprès d'elle en causant avec sa femme des travaux de la

QUI APPELLENT DE LEURS CELLULES LES MOINES GLORIER CELUI QUI COMMANDE AU JOUR ET À LA NUIT, ET POUR PRIER POUR CEUX QUI SOUFFRONT, ALORS IL DEVIENT ÉVIDENT—ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE A LE MÉRITE DE RENDRE CETTE VÉRITÉ PLUS PALPITANTE ENCORE—IL DEVIENT ÉVIDENT QUE LA VIE DOIT ÊTRE UNE ADORATION CONTINUE, INCESSANTE DE DIEU NOTRE CRÉATEUR, NOTRE SAUVEUR, NOTRE MAÎTRE, ET QUE L'ART ET LA NATURE POSSÈDENT UNE LANGUE ÉTERNELLE ET UNIVERSELLE POUR RÉPONDRE DANS LE CŒUR DE L'HOMME LES SENTIMENTS LES PLUS NOBLES, LES PLUS ÉLEVÉS. ET NE DEVONS-NOUS PAS ESTIMER HEUREUSE L'ÉGLISE QUI EST EN ÉTAT DE S'APPROPRIER CETTE LANGUE DANS TOUTE SON ÉTENDUE?"

Le père de famille, sa pioche sur l'épaule, se dirige vers la maison dont le toit de tuiles rouges brille à bas à travers les arbres. Son fils aîné l'accompagne; lui aussi il a travaillé comme un homme, et il présente à sa mère le produit de sa journée: ses petits frères et de leur apprendre quelque jeu nouveau. Au détour du sentier, voici qu'arrive un bruit de rires enfantins; un beuglement sonore s'y mêle, et le jeune garçon s'arrête: —C'est Roussotte, père; je reconnaissais sa voix. Je parie qu'elle nous a entendus, et qu'elle est contente de me revoir.

Jean dit cela parce que c'était lui qui gardait hier encore Roussotte au pâturage, et il s'empresse d'avancer pour voir si son jeune frère, qui le remplace, a bien rempli ses importantes fonctions. Il caresse la belle vache qui semble le reconnaître, et prend des mains de sa mère qui la ramenait la corde de la bonne nourrice. Le père aussi la caresse d'un air de satisfaction, et marche auprès d'elle en causant avec sa femme des travaux de la

Le père de famille, sa pioche sur l'épaule, se dirige vers la maison dont le toit de tuiles rouges brille à bas à travers les arbres. Son fils aîné l'accompagne; lui aussi il a travaillé comme un homme, et il présente à sa mère le produit de sa journée: ses petits frères et de leur apprendre quelque jeu nouveau. Au détour du sentier, voici qu'arrive un bruit de rires enfantins; un beuglement sonore s'y mêle, et le jeune garçon s'arrête: —C'est Roussotte, père; je reconnaissais sa voix. Je parie qu'elle nous a entendus, et qu'elle est contente de me revoir.

Jean dit cela parce que c'était lui qui gardait hier encore Roussotte au pâturage, et il s'empresse d'avancer pour voir si son jeune frère, qui le remplace, a bien rempli ses importantes fonctions. Il caresse la belle vache qui semble le reconnaître, et prend des mains de sa mère qui la ramenait la corde de la bonne nourrice. Le père aussi la caresse d'un air de satisfaction, et marche auprès d'elle en causant avec sa femme des travaux de la

Le père de famille, sa pioche sur l'épaule, se dirige vers la maison dont le toit de tuiles rouges brille à bas à travers les arbres. Son fils aîné l'accompagne; lui aussi il a travaillé comme un homme, et il présente à sa mère le produit de sa journée: ses petits frères et de leur apprendre quelque jeu nouveau. Au détour du sentier, voici qu'arrive un bruit de rires enfantins; un beuglement sonore s'y mêle, et le jeune garçon s'arrête: —C'est Roussotte, père; je reconnaissais sa voix. Je parie qu'elle nous a entendus, et qu'elle est contente de me revoir.

Jean dit cela parce que c'était lui qui gardait hier encore Roussotte au pâturage, et il s'empresse d'avancer pour voir si son jeune frère, qui le remplace, a bien rempli ses importantes fonctions. Il caresse la belle vache qui semble le reconnaître, et prend des mains de sa mère qui la ramenait la corde de la bonne nourrice. Le père aussi la caresse d'un air de satisfaction, et marche auprès d'elle en causant avec sa femme des travaux de la

Le père de famille, sa pioche sur l'épaule, se dirige vers la maison dont le toit de tuiles rouges brille à bas à travers les arbres. Son fils aîné l'accompagne; lui aussi il a travaillé comme un homme, et il présente à sa mère le produit de sa journée: ses petits frères et de leur apprendre quelque jeu nouveau. Au détour du sentier, voici qu'arrive un bruit de rires enfantins; un beuglement sonore s'y mêle, et le jeune garçon s'arrête: —C'est Roussotte, père; je reconnaissais sa voix. Je parie qu'elle nous a entendus, et qu'elle est contente de me revoir.

Jean dit cela parce que c'était lui qui gardait hier encore Roussotte au pâturage, et il s'empresse d'avancer pour voir si son jeune frère, qui le remplace, a bien rempli ses importantes fonctions. Il caresse la belle vache qui semble le reconnaître, et prend des mains de sa mère qui la ramenait la corde de la bonne nourrice. Le père aussi la caresse d'un air de satisfaction, et marche auprès d'elle en causant avec sa femme des travaux de la

Le père de famille, sa pioche sur l'épaule, se dirige vers la maison dont le toit de tuiles rouges brille à bas à travers les arbres. Son fils aîné l'accompagne; lui aussi il a travaillé comme un homme, et il présente à sa mère le produit de sa journée: ses petits frères et de leur apprendre quelque jeu nouveau. Au détour du sentier, voici qu'arrive un bruit de rires enfantins; un beuglement sonore s'y mêle, et le jeune garçon s'arrête: —C'est Roussotte, père; je reconnaissais sa voix. Je parie qu'elle nous a entendus, et qu'elle est contente de me revoir.

FEUILLETON

SOUVENIRS D'UN PRISONNIER D'ÉTAT CANADIEN EN 1838.

Un prisonnier vint avec précaution en se mettant à ma tête, pour m'arroser la figure. Quand il fut à bonne distance, et au moment où son linge m'arrivait sur la figure, je lui envoyai, à titre de convulsion mon point si juste sur le nez, qu'il en vit vingt-cinq chandelles. Il s'en alla saignant plus loin. Comme je me démenais toujours, on décida encore de me tenir, afin de m'empêcher de me blesser. Plusieurs prisonniers me saisirent alors les mains, mais je fermai les miennes avec tant de force qu'ils en poussèrent des cris; puis j'en saisis d'autres par les bras et leur enfonçais littéralement les doigts dans la chair. Ceux-ci ne revenaient plus. J'en saisis un autre avec mes deux bras l'amenant sur moi, le serrai si fort qu'il en devint violet. Je lui

caressais la nuque. Deux hommes voulurent m'ouvrir les bras, mais ils nous soulevaient tous deux de terre sans que mes bras s'ouvrirent. Je tenais mon poignet gauche avec ma main droite et il était réellement impossible de m'ouvrir la main. L'autre n'avait pressé plus la force de crier. Enfin je me donnai une convulsion différente et étendis les bras, ce qui lui permit de se relever en disant: "Qu'il se tue, s'il le veut, votre maudit fou, j'en ai assez moi. Il a les bras comme du fer!"

Je prolongai mon accès au moins vingt-cinq minutes. J'étais en nage. Je fis semblant d'être épuisé et laissai tomber mes bras ramolis sur le plancher. Béchard vint mettre une harde pliée sous ma tête et je passai une demi-heure à écouter ce qui se disait autour de moi.

Je vis que tout le monde prenait mon mal et ma folie pour parfaitement véritables et que personne n'avait le plus léger soupçon de ruse. La preuve la plus concluante pour eux était la force extraordinaire que je déployais. Personne, en prison, ne me savait beaucoup plus fort que le commun des hommes, et on attribua naturellement

à l'épilepsie ou à la folie ce qui n'était que le résultat de ma force musculaire. Je les entendais tout dire: "Il n'y a qu'un épileptique ou un fou qui puisse être si fort que ça."

Je me convainquis donc que ma ruse réussissait admirablement. Quand j'eus écouté pendant longtemps, je me levai subitement et fis mine de tomber sur le cercle qui m'environnait, mais Béchard s'étant avancé vers moi, je pensai qu'il valait mieux laisser croire que quel qu'un, au moins, avait de l'empire sur moi, et je redevins tranquille. Je lui offris la main, lui fit de profonds saluts, lui montrant un grand respect et lui prenant le bras, me mis à me promener avec lui. A ceux qui voulaient s'approcher, je montrais les dents ou les poings, et tout le monde se tenait à une respectueuse distance. Je restai tranquille et composé jusqu'au soir.

Les jours suivants, je continuai de tomber régulièrement du haut mal à neuf heures du matin et à quatre heures du soir; et, dans les intervalles, à commettre tous les actes de folie imaginables. J'ouvrais les fenêtres, je secouais le tuyau, je courais dans l'apparte-

ment comme un cheval de course, je faisais des encans de terre, de maisons, et je faisais des niches aux tourne-clefs.

Le géolier en chef vint le troisième jour, sur leur rapport, voir ce que tout cela voulait dire. Je lui offris la main tranquillement, et comme il me tendit la sienne, je lui fis craquer les os et jeter un cri qui fit rire tout le monde; puis, je pris un air hébété qui le convainquit que je ne savais ce que je faisais. C'était un homme de six pieds, au moins, et assez fortement constitué. Je lui mis les mains les mains sur les deux épaules, et le regardant fixement, le secouai un peu, et voyant qu'il se laissait faire je le saisis par le milieu du corps et le soulevai à deux pieds de terre au bout de mes bras. Je vis qu'il était lui aussi, étonné de ma force.

Je le repris tranquillement à terre et lui fis un salut. Il dit alors aux autres prisonniers: "Il est difficile de garder ce pauvre homme-là ici, si sa folie continue. J'en parlerai au Sheriff." Puis il leur recommanda de bien prendre garde de m'irriter, parce que, dit-il, "il peut être terriblement dangereux avec la force qu'il me montre: il m'a soulevé

comme un enfant."

Cinq jours se passèrent ainsi et le soir du cinquième jour de ma folie, me trouvant seul avec Béchard je lui dis tout-à-coup, en reprenant mon air de bon sens: —Eh bien, Béchard, trouvez-vous que je sache bien faire le fou? Jamais je n'ai vu d'expression de surprise aussi profonde que celle exprimée par la figure de Béchard en ce moment.

—Comment! me dit-il, en se levant tout d'une pièce, tu n'es pas fou! —Pas plus que la semaine dernière! mais parlez moins haut, car vous allez me trahir. —Ah! mais franchement, voyons! Est-il possible que tu aies vraiment ton bon sens? —Mais vous m'avez donc cru fou pour tout de bon! —Eh, mon Dieu, oui! Fou à lier! Plus fou que les fous! Jamais je n'ai rien vu de pareil! —Comment trouvez-vous que je les fais danser? Béchard avait toujours les yeux grands comme des piastres. —Mais, c'est pourtant vrai, dit-il, il a sa raison! Ah! pour ça, par exemple, il y a plusieurs prisonniers

qui t'ont souvent donné un diable. Le géolier m'a dit qu'il ne pouvait pas te garder. Puis, me regardant dans les yeux: Mais tiens c'est inutile, je ne peux pas croire que tu ne sois pas fou!

—Mais je vous avais dit que je le serais!

—Je le sais bien, mon Dieu, mais comment s'imaginer qu'un homme dans son bon sens puisse faire le fou comme ça? Quand je t'ai vu si fou, vrai comme je m'appelle Béchard, j'ai cru que le bon Dieu t'avait puni d'une pareille pensée et t'avait réellement ôté la raison. J'aurais mis la main dans le feu pour jurer de ta folie! Quoi, vrai, là, tu n'es pas fou?

—Eh non! Tout ce que je fais, je le combine, tout ce que je dis, j'arrange dans ma tête! Ah! je t'as pe dur, bien!

—Sapristie! tu les assommes. C'est ça qui m'a fait croire à ta folie! L'idée d'abîmer le monde comme ça! C'est que tu ne m'engages personne, pas plus tes amis que les autres!

—Excepté vous, Béchard!

—Tiens! et dire que cela ne m'a pas frappé! J'ai cru que comme nous étions grands amis, tu me re-

qui t'ont souvent donné un diable. Le géolier m'a dit qu'il ne pouvait pas te garder. Puis, me regardant dans les yeux: Mais tiens c'est inutile, je ne peux pas croire que tu ne sois pas fou!

—Mais je vous avais dit que je le serais!

—Je le sais bien, mon Dieu, mais comment s'imaginer qu'un homme dans son bon sens puisse faire le fou comme ça? Quand je t'ai vu si fou, vrai comme je m'appelle Béchard, j'ai cru que le bon Dieu t'avait puni d'une pareille pensée et t'avait réellement ôté la raison. J'aurais mis la main dans le feu pour jurer de ta folie! Quoi, vrai, là, tu n'es pas fou?

—Eh non! Tout ce que je fais, je le combine, tout ce que je dis, j'arrange dans ma tête! Ah! je t'as pe dur, bien!

—Sapristie! tu les assommes. C'est ça qui m'a fait croire à ta folie! L'idée d'abîmer le monde comme ça! C'est que tu ne m'engages personne, pas plus tes amis que les autres!

—Excepté vous, Béchard!

—Tiens! et dire que cela ne m'a pas frappé! J'ai cru que comme nous étions grands amis, tu me re-

rais à voir les pièces de bois et les obstructions enlevées, afin que tout le champ puisse être labouré ou fauché, et qu'aucune partie ne reste inutilisée.

Lorsqu'on ensemence un champ en blé-d'Inde ou en patates, j'aime-rais à voir les rangs bien droits dans tous les sens, à la même distance les uns des autres, puis bien sarclés et bien rechaussés et toutes les mauvaises herbes détruites.

J'aime-rais à voir le cultivateur garder autant de bétail qu'il peut en nourrir convenablement, mais pas plus; posséder de bonnes étables et de bons abris pour mettre les animaux à couvert contre les temps froids et pluvieux; aussi des cours si bien situés que le cultivateur et son bétail ne soient pas obligés de clapper dans la boue jus- qu'aux genoux pendant les mois d'automne et de printemps.

J'aime-rais à voir le cultivateur ses garçons et ses engagés avoir plus de douceur quand ils s'ap- prochent des chevaux, les bêtes-à- cornes, les moutons et les porcs afin qu'il n'arrive jamais aucun accident qui puisse entraver la production.

J'aime-rais à voir les chevaux bien nourris et bien pansés. J'aime-rais à voir les cultivateurs faire tous leurs efforts pour produi- re de meilleurs chevaux, de meil- leurs bêtes-à-cornes, de meil- leurs moutons que leurs voisins, non pas dans un esprit de jalousie, mais en entretenant les meilleurs sentiments entre eux tous.

J'aime-rais à voir les jeunes gens améliorer les moeurs et cultiver l'intelligence au lieu de cultiver leur moustache et d'étudier la manière la plus élégante de tenir un cigare ou de boire un verre de liqueurs.

Enfin, j'aime-rais à voir dans cha- que famille de nos cultivateurs, un journal agricole qui puisse les gui- der dans tous leurs travaux; la pe- tite dépense qu'ils auraient à faire pour la souscription d'un ou de plusieurs journaux agricoles ne se- rait rien en comparaison des avan- tages qu'ils pourraient en retirer.

Si vous voulez voir un magnifique Lot de marchandises, allez chez SERRI & CALDEN et regardez les prix!

AVIS.—Les abonnements au Moniteur Acadien sont de six mois. Pour dis- cerner à recevoir le Moniteur, il faut avoir payé tout arriéré et voir donné un avis d'UN mois.

LE MONITEUR ACADIEN.

VENDREDI, 5 JANVIER 1872.

Nous voyons donc que nos Evê- ques et nos Prêtres, en s'opposant de toutes leurs forces à l'établis- sement parmi nous d'un système d'é- ducation radicalement impie, et par conséquent opposé au bonheur de la société et de la famille, n'ont fait qu'obéir au commandement de l'Eglise qui, guidée par l'Esprit Saint et animée par un vrai prin- cipe de charité, veille par devoir et par amour à l'établissement du règne de Dieu sur la terre, et défend avec le plus grand courage les principes immuables de la vraie ci- vilisation chrétienne. Sans grell- gion, l'instruction ne peut former que des païens, des barbares; car les bases de tout ordre s'écroulent quand elles ne reposent pas sur Dieu auteur de tout bien et en- nemi de tout mal. Tout le monde catholique comprend ces grands principes dans lesquels repose le salut de la société, et c'est par son attachement à ces principes qu'il se soutient au milieu de toutes les ruines.

Notre gouvernement ennemi dé- claré du catholicisme, et pour la destruction duquel il est prêt de sacrifier la paix même du pays et l'avenir du peuple qui l'habite, n'est que trop fidèle à l'inspiration de l'ange des ténèbres qui veut établir son règne sur la terre à la place du règne de Dieu. Pour lui tout est bon pourvu que la religion catholique soit foulée aux pieds, méprisée, écrasée et anéantie. En effet, nous trouvons toujours nos

connaissais mieux que les autres, voilà tout. Mais, dis-moi, com- ment diable fais-tu pour ne pas ri- re? Moi je ne ris pas parce que je me faisait trop de peine de te voir comme ça, mais toi, quand tu vois les choses regardes tout effarés, quand ils se suivent comme des moutons p'arsuivent par un loup?

(A continuer.)

pauvres frères protestants, pourtant si divisés en croyance de doctrine, ne faire qu'un, n'avoir qu'un même esprit quand il s'agit d'opposer le catholicisme.

Ainsi donc, comme nous l'avons dit plus haut, le seul but du gou- vernement dans ces écoles commu- nes ou athées, c'est la destruction du catholicisme, et rien de plus; en effet, c'est un fait reconnu et même avoué que l'établissement de ces écoles en Irlande par le gouvernement tyranniquement pro- testant de l'Angleterre a toujours été regardé par ses auteurs comme le seul moyen de détruire la foi ca- tholique dans ce peuple martyr et invincible dans les croyances reli- gieuses. Les preuves abondent ici et elles sont tellement connues dans la théorie et dans la pratique, qu'il me semble inutile d'ennuyer vos lecteurs par des citations.

Nous savons tous ce que les Irlan- dais ont eu à souffrir sur ce point, de par le gouvernement anglais protestant. Et nous savons aussi tous les nobles efforts que le clergé Irlandais a faits à sa mission reçue du ciel, à faits pour briser la verge de fer qui n'a cessé de frapper sans miséricorde, et pour casser les char- nes qui tiennent dans l'esclavage le peuple le plus catholique du monde. Depuis trois cents ans le peuple Irlandais nous a donné l'exemple le plus édifiant dans les annales de la catholicité. Dociles à la voix de l'Eglise, ils ont su mé- priser les haines, les menaces, les promesses, tous les moyens inven- tés par l'esprit du mal, pour les corrompre; et, aujourd'hui que le tourbillon du vertige fanatique de leurs tyrans semble s'apaiser, ils sont là nobles et grandis par l'é- preuve, pour protester de nouveau contre l'injustice et pour demander la liberté de leurs droits. Imitez leur héroïsme; et, si nous ne pou- vons avoir justice sur la terre, sou- venons nous que le juste Roi du ciel trouvera dans les trésors de sa bonté et de sa miséricorde une ample récompense pour tout ce que nous souffrirons au nom de ses lois divines.

Voici comment s'exprime à ce sujet la lettre pastorale signée par tous les Archevêques et Evêques de l'Irlande et à laquelle nous fai- sons allusion plus haut: "Quant à vous, Nos Bien aimés en Jésus-Christ, qui reconnaissez si bien l'insigne faveur de posséder, par une providence spéciale, la vraie foi, et qui savez que la posses- sion de cette foi est un trésor sans prix dont vous pouvez enrichir vos enfants d'une manière bien plus profitable que par tous les biens de la terre, vous avez donné des preuves plus qu'évidentes de votre amour pour l'éducation catholique, en envoyant en foule vos fils et vos filles aux écoles catholiques et prin- cipalement à toutes celles où la présence des Frères de la Doctrine Chrétienne et des Religieuses vous donne une garantie que la Religion doit tenir la première place dans l'instruction et doit imprégner toute l'atmosphère que vos en- fants respirent pendant plusieurs heures du jour. Vous avez aussi manifesté votre dédain et vos craintes pour l'éducation mixte en détournant vos regards de ces éco- les établies au prix de sommes im- menses follement dépensées au dé- triment du trésor public mais contre lesquels nous avons cru notre devoir de vous prévenir. Ainsi, dans plusieurs écoles modèles éri- gées dans les cités et les villes popu- leuses ou la grande majorité est catholique, nous ne trouvons à peine que dix, ou même que deux de vos enfants dans ces enceintes pernicieuses d'institutions mixtes. Enfin, votre opinion générale. Bien aimés Frères, sur ce sujet d'édu- cation est si bien connue, que presque tous les candidats libéraux qui ont cherché vos suffrages à la dernière élection pour les Communes, ont déclaré dans leur appel à votre support leur adhésion au principe de l'éducation séparée et leur dé- termination de la soutenir et de la faire admettre par le parlement. Et c'est avec bonne raison que vous adhérez si fortement à ces principes; car vous connaissez les rapports nécessaires qui existe t- entre une bonne éducation et le maintien de la Religion dans notre pays. Et vous êtes déterminés de faire les plus grands efforts pour établir en Irlande un système pro- fondément catholique d'éducation publique et de ne jamais ralentir ces efforts jusqu'à ce que vous l'avez obtenu comme votre propre droit et celui de vos enfants."

Ce que nous disons ici de l'Irlan- de peut s'appliquer à presque tous les autres pays où le gouvernement s'assure le contrôle de l'éducation. Il semble que l'enfer et l'Eglise sont aux prises pour s'emparer des

génération: l'une pour sauver la société, l'autre pour la détruire. Voyons seulement ce qui se passe en Europe depuis que l'éducation est généralisée au nom du libéralis- me impie et effronté menteur. Voyons ce qui se passe aux Etats- Unis, ce pays des enfantillades, des vols, des rapines et des suicides, et des meurtres en tous genres.

La foi chrétienne est ensevelie sous les décombres de mille sectes à la mode plus ou moins éloignées de Dieu; chacun fait parade d'un lambeau de religion qu'il ne con- serve que par pure convenance; la Bible même git sous un monceau de poussière; l'argent est le dieu du jour que l'on adore, et qui fait le sujet de toutes les conversations. Le peuple américain est plongé dans la matière et il ne peut s'éle- ver vers un monde supérieur et spirituel. La corruption est à l'or- dre du jour et affichée comme au temps des Nérons. Et faut-il s'en étonner, quand la jeunesse ne cher- che dans les sciences que le moyen de servir leurs passions avec plus de raffinement, quand Dieu est ou- blié, méconnu et même méprisé, quand la Religion n'est qu'un vain mot inscrit seulement au front des chaires de l'erreur et du mensonge, et quand on s'arme de toutes parts pour étouffer dans les étroites du fanatisme la voix du catholicisme qui seul a la mission de guider sûrement les peuples et les na- tions dans les sentiers de la justice, de la vérité et du salut?

"Cette gnerie si terrible entre le ciel et l'enfer, n'est-ce pas, dit Mgr. Gaume, le commencement de la fin des temps? Cette édu- cation des peuples sans Dieu, n'est-ce pas cette bête formidable qui doit dévorer le monde, n'est-ce pas l'An- téchrist qui bâtra son trône sur les ruines de la maison de Dieu, et qui aura pour base l'apostasie gé- nérale?"

Rallions nous donc autour de l'étendard sacré de notre sainte Religion, soyons le petit troupeau resté fidèle au Dieu Maître. Souf- frons avec patience les persécutions soufflées par l'esprit du mal, résis- tons avec courage aux tentatives perverses des ennemis de notre sainte religion et souvenons-nous des trésors célestes qui seront la récom- pense de l'homme de bien.

GONZAGUE.

(A continuer.)

C'est le 11 courant que doit avoir lieu, dans tous les districts ruraux, l'assemblée scolaire à laquelle in-combe le devoir de nommer les syndics d'écoles et de voir à ce que tout ce que se rapporte aux maisons d'école soit réglé le plus favorable- ment possible dans les circonstan- ces.

La parti le plus sage à suivre pour les catholiques, croyons nous, est de se rendre en masse au lieu de l'Assemblée et de choisir de bons officiers, de bons fonctionnaires, si l'on veut avoir part aux deniers distribués par le gouvernement et par le comté, et auxquels nous con- tribuons pour notre bonne part. Et il faut espérer que cet état de chose ne durera pas longtemps; le gouverneur-général, malgré la note qu'il apporte à répondre à la lettre requête, désavouera en fin de compte, espérons-le, l'acte inconsti- tutionnel dont nous nous plaignons.

LES INSTITUTEURS ET LEUR SALAIRE.

On nous apprend que les institu- teurs des environs de Shédiac, ont eu, ces jours-ci, une réunion à la- quelle ils décidèrent de demander aux contribuables une augmenta- tion de salaire.

Le Moniteur a fait à plusieurs reprises entendre son humble voix en faveur de cette mesure, et nous croyons devoir réitérer nos instan- ces aujourd'hui que les divers dis- tricts créés par la nouvelle loi sont à la veille d'engager les instituteurs pour l'année.

Chacun conviendra que la rénu- mération accordée aux maîtres d'é- cole pour leurs services a été jus- qu'ici insuffisante et disproportion- née aux labeurs exigés d'eux. Il leur est impossible de vivre hono- rablement avec le revenu qu'ils re- tirent de cette source, et il leur faut recourir à d'autres moyens pour combler le déficit dans lequel les met leur trop faible salaire.

Il ne faut pas croire qu'une fois qu'ils ont obtenu leur diplôme du Bureau de l'Education, toutes leurs études sont finies et qu'ils ne doi- vent plus retourner aux livres. Comme tous les autres corps de profession, la classe enseignante doit travailler sans cesse à étendre le cercle de ses connaissances, s'ap- pliquer à étudier, à améliorer de plus en plus la science dont ils n'ont besoin que des rudiments pour ainsi dire pour obtenir un

diplôme d'instituteur. Or, l'instituteur, qui est obligé d'employer le temps qui lui reste après les heures d'école à gagner le pain que ne lui donne pas son sa- laire, peut-il facilement se livrer à l'étude de sa profession, à étendre et varier ses connaissances? Evi- demment non. Et voilà comment il se fait que nos instituteurs, règle générale, ne sont pas plus capables, quand ils ne le sont pas moins, après dix ans d'enseignement que le jour qu'ils ont embrassé la pro- fession.

Il est donc de la plus haute im- portance, dans l'intérêt de l'édu- cation dans nos campagnes, que le salaire des instituteurs soit aug- menté de façon à leur garantir une vie indépendante. Cette mesure de la plus simple justice devrait être adoptée dans tous les districts: que les amis de l'éducation se don- nent la main dans ce but, et l'on aura fait beaucoup pour l'avance- ment de l'instruction populaire.

On apprendra avec peine la mort de l'Hon. J. L. Moore, député de ce comté à la Chambre d'Assemblée et membre du Conseil Exécutif ar- rivée dans de pénibles circonstan- ces mardi matin à Amherst.

M. Moore appartenait au Bar- reau, au sein duquel il s'était ga-agné une position préminente par ses talents et son étude, et il avait été plusieurs années associé à l'Hon. A. J. Smith.

Eln à l'Assemblée en 1867, il s'y distingua par son habileté et son éloquence, et nous devrions dire que les Français de son comté lui doi- vent plusieurs mesures favorables, et qu'il leur a toujours témoigné beaucoup de sympathie.

A la fin de la dernière session, M. Moore accepta un siège sans portefeuille dans le gouvernement, position qu'il occupait à sa mort.

—Dimanche soir, vers 5 1/2 heures, un incendie dont on ignore l'origi- ne a consumé une grange appartenant à Wm. Hamilton, et à laquel- le atteignait une étable renfermant trois chevaux et six ou sept bêtes à cornes qui tous ont péri dans les flammes, la bâtisse étant toute em- brassée lorsque le feu fut aperçu. Pertes \$1,000 et pas d'assurance.

Le manque d'espace et l'heure avancée à laquelle nous avons reçu "Mes Etrennes aux Acadiens" nous forcent de n'en publier qu'une partie aujourd'hui. Notre estimable LECTOR voudra bien nous pardon- ner.

(Pour le Moniteur Acadien)

MES ETRENNES AUX ACADIENS.

Il y a de cela plusieurs années; j'étais encore bien jeune. Dans l'endroit que je visitais de temps en temps, l'on parlait des Acadiens du Nouveau-Brunswick comme d'une des curiosités les plus intéressantes du globe terraque. Leur langage, leurs us et coutumes, leur taille et leur figure, les faisaient classer, disaient-on, parmi ces êtres singu- liers que la Géographie nommait Pata- gousts, Hottentots ou Lapons. Autour de l'enseignement précis sur l'Acadie n'avait l'honneur de figurer dans l'histoire que nous étudions. Mille historiéttes, en revanche, plus drô- latiques les unes que les autres, au sujet de ces braves colons Fran- çais, chatouillaient ma curiosité à un tel point que je grillais de voir un Acadien. Je me promettais bien d'aller, quand je serais grand, à la Baie-des-Chaleurs, à l'île St. Jean, ou à je voulais dire Memramcook, mais j'ignorais la prononciation de ce mot; il en était de même de mes petits com- pagnons, sans excepter le Maître d'École qui, pourtant, était un sa- vant celui-là. Mais quel mortel salut tout? Nouveau Libanias, M. Jacques (c'était son nom) faisait au- torité dans la paroisse; on aurait juré par sa tête: "Le Maître l'a dit", tranchait toute dispute. Comment, en effet, n'aurait-il pas été un homme de grande recommandation, quand son propre père avait lui-même blanchi dans la capacité de pédagogue? Tous les ignorants de l'endroit avaient été formés à son école. Madame Jacques elle-même pouvait suivre assez bien les prières de la Messe, lorsque les es- piègles, qui la surveillaient sans cesse, n'avaient point tourné son livre la tête en bas pendant qu'elle était occupée à bourrer l'évete- ment de tabac musqué son nez éléphantique sur lequel les lunettes héréditaires étaient encaillou- chonnées. Comme toute, le Maître était un génie. Preuve: il possé- dait un antique volume de fables en brochure de trois cents pages; pure vérité; mais, il l'avait presque tout lu dans l'espace de dix ans-

prodige! Je me rappelle d'avoir appris par cœur dans ce vénérable bouquin, une fable où il s'agissait d'un homme traversant les airs en ballon. Et le Maître, de concert avec sa matrone classique, s'exalta sur la manière piquante dont je débitais cette fable si bien inven- tée, qui, cependant, était loin d'être une fiction; mais les notions de l'aérostation n'avaient pas en- core trouvé accès dans le départe- ment intellectuel de notre érudit fabuleux.

Eh bien, lui, avec toute sa scien- ce, nous parlait d'une paroisse dont il ne savait pas le nom au juste, mais dans lequel se trou- vaient les mots ram et cook. Or, comme il se piquait d'être fort en langue anglaise, il traduisait tout bonnement ram par bétier, et cook par cuire. Voyez-vous s'exclamait-il en se pâmant de suffisance, "combien il est avantageux d'être savant! la racine de ce mot indi- que d'une manière évidente qu'on mange beaucoup de viande de mouton, en cet endroit." Ce qui est tout le contraire de la vérité. Le Maître Jacq n'avait pas songé que Memramcook fut un mot sauvage. Qui saurait songer à tout?

En définitive, il arriva que je n'emportai de cette école, après une couple d'années, que des im- pressions fausses à l'égard d'un peuple digne d'estime et d'admira- tion, et un furieux coup de foudre que la charité chrétienne m'a fait pardonner à Jacques, mais que la nature humaine m'empêche d'ou- blier.

Bientôt j'entrai dans un Collège, au Canada, où je trouvai encore parmi mes jeunes amis, sinon des réflexions aussi naïves que celles du Maître d'École, du moins une multitude de contes fantastiques peu propres à modifier mes idées au sujet des enfants de l'Acadie. De sorte que je désirais toujours de voir un natif de ces parages enor- celés; l'en disais avec sang-froid que les sorciers y abondaient. Ce- pendant je n'oserais contester cette dernière assertion. Quel pays, en effet, n'a pas eu ses sorciers? Li- sez les "Légendes Canadiennes", que les vieux habitants de la Rivière Ouelle, de Kamouraska, etc. etc., se rappellent les histoires de sorcel- lerie que leurs grand-mères leur ont racontées, et l'on verra que, sous le rapport des sorciers, le Ca- nada ne le cède en rien au Nou- veau-Brunswick.

Enfin, un événement dont le souvenir restera gravé dans ma mémoire, opéra une révolution complète dans mes opinions, en me donnant une leçon salutaire. Un jour, pendant que tous les écoliers sont au jeu, la rumeur se répand que trois jeunes Acadiens sont ve- nus de leur pays pour étudier le français au milieu de nous. Si l'on nous eût annoncé l'arrivée de Tchong-Haou, ambassadeur de l'empire des Tsing, cette nouvelle n'eût pas excité d'avanta- ge notre curiosité. Dans un ins- tant nous allions nous amuser des bizarreries de ces trois originaux, vrais échantillons d'Acadiens, deux gros et un petit! Les esprits étaient montés au dernier degré d'excitation et d'impatience, lors- que tout-à-coup, nos trois bijoux firent leur apparition, accompagnés du Directeur qui venait d'..... suivant l'usage antique et solennel, les présenter à leurs nouveaux ca- marades.

En un clin d'œil, les plus avides de raretés formèrent autour d'eux un cercle si étroit que les pauvres jeu- nes gens pensèrent un instant qu'on allait les étouffer et le Directeur avec eux. Cependant, les deux croisés de tant de regards brûlants, ne semblent pas les intimider du tout, mais ils contempnent non sans étonnement une multitude de bou- ches béantes et des figures emprein- tes des marques incontestables d'une cruelle déception. Car, hélas! les nouveaux venus sont des êtres semblables à nous; ils mar- chent comme nous, ils sont de même couleur que nous etc. etc. Leur patois va peut-être, au moins, nous procurer un petit divertissement? Pas le moins du monde.—Le plus-jeune ouvre la bouche—tous les ni- gards font la même opération, il parle..... et tous de retourner pi- teusement à leurs jeux, dégoûtés et honteux de leur échafourée: le petit acadien venait de parler aussi correctement, pour le moins que ses petits frères du Canada. Ta- bleau!

Ainsi s'évanouirent mes préjugés contre les Acadiens, et je commen- çai à les envisager sous un aspect plus favorable. Je puis affirmer sans crainte de me tromper beaucoup, qu'en règle générale, tant à Québec qu'à Montréal, ils sont peu connus et souvent jugés avec trop de légè- reté. Cela se fait sans mauvais

intention, ni sarcasme, mais d'une manière blessante pour un peuple qui souffre de sa trop modeste con- dition, et qui mérite, par cela même, les sympathies de tous les cœurs français. On le croit plus ignorant et moins civilisé qu'il n'est réelle- ment. Sans s'arrêter aux circons- tances dans lesquelles ces braves colons ont vécu depuis l'infâme et barbare spoliation de leurs pro- priétés, on les considère tout au plus comme dignes de pitié. Très-bien dignes de pitié, si vous le voulez, mais aussi et surtout dignes d'es- time, de respect, d'assistance et de protection ainsi qu'on nous l'a dit. Si ce n'est la faute de personnes, les descendants de la vieille Fran- ce, au Nouveau-Brunswick, au- rait-ils jusqu'ici presque ignorés, com- me formant un peuple par eux-mêmes, il serait grandement temps que la noble Puissance à laquelle ils viennent de se lier, leur fit l'hon- neur de s'occuper d'eux d'une ma- nière un peu plus satisfaisante que par le passé.

LECTOR.

(A continuer.)

CORRESPONDANCE.

M. le Rédacteur,

Comme il ne vous a pas été don- né d'assister à la belle séance du 31 Décembre, donnée par les élèves de Philosophie du Collège St. Jo- seph; ariez-vous la bonté d'inscri- re dans les colonnes de votre inté- ressant Journal, ces quelques lignes que je vous envoie pour vous et vos aimables lecteurs:

Cette séance tout à la fois ins- tructive et amusante, était donnée en l'honneur du Rév. Père LeFeb- vre, Directeur de cette Institution, sous le toit de laquelle Messieurs les Philosophes s'étaient pour la dernière fois l'avènement d'une nouvelle année.

Vers les 7h. la séance fut ouverte par M. Pascal Poirier, président de l'Académie, qui exposa en quelques mots bien appropriés, le but qui les amenait à faire une fête publi- que dans cette circonstance.

M. E. Ringuet commença le programme par une grande exé- cution sur le piano. Inutile de vous dire qu'il fut couronné des plus heureux succès; les talents, le gé- nie musical de ce distingué profes- seur n'ont pas besoin de commen- taire; d'ailleurs, ma plume encore peu exercée ne saurait vous le faire apprécier à son juste mérite. M. H. Leblanc et P. Poirier s'acquittè- rent à merveille du reste de la partie musicale par deux magnifi- ques morceaux de piano. Qu'il me soit permis de dire que le goût et les talents de ces deux jeunes dis- ciples d'Orphée possèdent pour l'art excellent de la musique, nous font espérer de grands succès de leur part. La Bande fit également son apparition et exécuta avec son entrain accoutumés plusieurs mor- ceaux de son répertoire, entr'autres un "Quickstep" nous eut qui fit un effet admirable. M. H. Cor- mior et P. Poirier soulèvent en- suite l'hilarité générale par deux chansons comiques dignes de figu- rer sur un plus vaste théâtre.

La partie des discours, la partie sérieuse fut intéressante et solide. M. F. Gaudet entre tint les audi- teurs avec autant de noblesse que de grandeur sur le bonheur et les heureux souvenirs que nous rappel- le le premier Jour de l'An. M. H. Leblanc attira également l'at- tention des auditeurs par un dis- cours anglais solide et fleuri; mal- gré les difficultés qu'on éprouve à parler dans une langue étrangère, il sut, en montrant la grandeur de son titre, "Excelsior", remplir sa tâche d'une manière admirable. Un troisième discours intitulé: "La Religion base de la Société," fut prononcé avec autant d'énergie que d'éloquence par M. Philippe Belliveau. Prenant occasion du nouveau bill d'éducation, il montra avec non moins de solidité que de raisonnement, la divine mission de la religion sur la société, et finit en concluant que sans la Religion le monde disparaîtrait sous les débris fumants des guerres et de l'anar- chie.

MM. McGill et P. Poirier réveillè- rent dans plus d'un cœur les sen- sations patriotiques par de belles et magnifiques exclamations: "The fall of Warsaw" et "La Vieillard Acadien." Les mérites de cette dernière ne peuvent être trop har- diment appréciés; plus d'une fois des larmes fugitives se sont échap- pées des paupières des assistants pendant une fois l'excellent orateur a fait passer dans le cœur des Ac-adiens-Français, les sentiments de confiance, de pitié, de miséricorde, de haine, de colère, de vengeance qui l'animait.

Une pièce anglaise, "Box and Cox," fut représentée par MM. McGill, McDevitt et H. Leblanc

Nous sommes heureux de ces orateurs ont remporté leur exécution, des succès d'éloges. Mais le bon succès fut sans contredit française, "l'Excelsior," difficultés incontestables la représentation de ce a eu un succès comp- mais avaient été bien ce- les furent bien rem- d'un auditeur sen- pour avec violence, rentes scènes ém- magnifique tragé- lerie avait été- Collège, et au- du chateau; des fusils, des t- tragique qui se pe- nétre, fit croire un- que réelle du Collè- principaux personnages MM. P. Poirier, P. Bell- Cormier, H. Leblanc, etc. Deux grands chœurs de M. Ringuet, professeur ce furent admirés; les avaient été composés pa- ve par la circonstance, signe par M. le Professeu- Enfin, trois adresses a- anée furent présentées Père Supérieur qui, tout- pondit longuement et avec bonheur. Il fit les meil- leurs pour tous ses en- dit aux Philosophes qu'ils se préparer à mettre en- pratique les bons prin- avaient reçus; qu'ils aur- à utiliser leurs talents, en- tant pour la bonne cau- montrant les braves et va- fenseurs de leurs compa- leurs droits et surtout de- gion; puis il bénit ses al- La foule se retira enor- contente et persuadée p- mais des grands succès portèrent les élèves du C- Joseph.

Il ne sera pas inutile de re que les Philosophes organisés cette séance, tout choisi, tout composé, éré par eux-mêmes, et- lier; et ainsi tout le mé- rient. Ils peuvent être leurs succès et je les- sincèrement; ceci mo- ment ils sauront réussir.

UN AN

LÉGITIMISTES ET ORLÉANAIS.

Les bruits de fusion et se ressemblent: c'e- n'est pas fait; cela ne s- mais; on s'entend sur- on est divisé sur les base- Il surgit des affirmati- vient des démentis, et t- mené.

En résumé, seul le- Chambard a parlé clai- rement et par parole- le et très-royale, est resté- pouse. Point de protè- est vrai, mais point d'a- La branche cadette n'a- public, ni par le com- son chef naturel, ni p- d'Aumale, qui passe pou- politique.

L'opinion peut donner ce prince, peut-être p- montre une intention as- de s'effacer. Selon quel- serait même disposé à se- carrière à part, et il an- celle de la présidence. I- régulièrement tout ce q- prendre régulièrement e- affaire par étapes.

Selon d'autres, il est- tent d'être Français, l- lettres, conseiller généra- et il serait assez cont- nir académicien; en tou- meure parfaitement uni- res et bien volontiers- mais résolument infu- Tels sont les bruits q- sur les princes d'Orléan- cependant, de leur, par- rien de sûr, sinon qu'il- de dit.

La politique peut leur conseiller cette lo- re. Rien ne doit être légitime qu'un doute s- de se taire et le temp- Mais d'un autre côté- plus légitime à ceux q- que de trouver le ten- que d'avoir aussi leurs- les doutes de ceux qui- tendre lorsqu'ils sont- conduits des princes d- prudente; nous inclin- qu'elle serait plus pu- s'ils montraient plus d- En habitant la Fra- la solution véritable- marcher est imprati- gagneront rien au pro- quasi-monarchique, q- paraît sans festem- leur. Le com- de C- manqué pour le mo-

HANINGTON BROS., DROGUISTES, EN GROS ET EN DETAIL, FOSTER'S CORNER ST. JOHN N. B.

Comme nos efforts sont dirigés vers les meilleures maisons de Angleterre et la France, nous les vendrons à bas prix et à des conditions favorables.

COTON A TISSER. Le Coton Filé

Moulin à Coton du Nouveau-Brunswick. Porte au haut du Paquet le nom du Moulin et notre nom sur étiquettes imprimées.

NOUVEAU MAGASIN

Les Soussignés (tant entrés en Société sous le nom de BELL & THEAL, annoncent au public qu'ils ont ouvert un nouveau Magasin à la gare de HAMILTON & SMITH.

Marchandises Seches et de Groceries. H. S. BELL, F. S. THEAL.

Pensionnat de St. Joseph

Cette nouvelle Institution, qui a été ouverte le 1er Décembre 1867, est sous la direction des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, qui s'efforcent de donner aux jeunes personnes, que les parents confient à leur sollicitude, les vertus et les connaissances convenables à leur sexe.

ENSEIGNEMENT. Le cours d'instruction comprendra la Lecture, l'écriture l'Arithmétique, la Grammaire Française et Anglaise, l'Histoire sainte et l'Histoire profane, l'Histoire ancienne et l'Histoire moderne, la Géographie, la Mythologie, la Littérature, l'usage des Globes, l'Astronomie, la Botanique, la Zoologie, la Philosophie naturelle, la Chimie pratique, la Tenue des Livres, la Géométrie, l'Algèbre, le Dessin et la Peinture de divers genres, l'Economie Domestique, l'ouvrage à l'aiguille uni et enjolivé, Broderie, etc.

CONDITION DE LA PENSION. Pension \$60, Demi-pension \$30, Quart de pension \$15, Musique et Instruments \$26, Dessin et Peinture \$6, Blanchissage \$12.

LE LOCKMAN. Moulin à Coudre à Navette

FAMILLE! La moins dispendieuse et la meilleure Machine à Coudre à Point Ferme sur le Marche! Nulle Machine n'a atteint une popularité aussi extraordinaire en aussi peu de temps.

Salsepareille de AYER

La réputation dont jouit cette excellente médecine lui vient des guérisons qu'elle a opérées dans plusieurs cas de maladie scrofuleuse. Des cas invétérés de maladie scrofuleuse, où le système semblait saturé de corruption, ont été guéris par elle.

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell Mass. Chimistes pratiques et Analytiques. H. L. SPENCER, No. 20 Nelson St., ST. JOHN, N. B., Agent Général pour les Provinces Maritimes.

ORGUES D'EGLISES.

A. LAURILLIARD, 46, Rue King, - St. Jean, N. B.

ORGUES A TUYAUX

Orgue Combiné. Bel Instrument pour petites Eglises ou Salons. Ces Instruments ont toutes les améliorations modernes et sont faits expressément pour le climat.

Contrat

Le Soussigné recevra des SOUMISSIONS jusqu'au 1er JANVIER 1872, à midi, pour 500 Billots de Pruche, 15 pds. long. 500 do do 16 do

TANNERIE DE SHEDIAC!

J. BARNES & CIE. MANUFACTURIERS DE CUIRS A HARNAIS. Agents pour la Vente de toute espèce de Harnais.

Importations PAIX! PAIX!! D'AUTOMNE!

Vente à Grande Reduction!

Le Soussigné annonce respectueusement au public qu'il vient de rééquiper son Magasin par des Importations considérables, et qu'ayant pris pour devise Grand Débit Petit Profit, il coulera son vaste Assortiment de Marchandises Générales en vendant au plus BAS PRIX possible.

MARCHANDISES SECHES

Cotons, Cotons à filer, coton fin, coton jaune, Indienne, Mousseline, Etoffes à Robes de toute sorte, Chapeaux pour Dames, Casques, Flanelles, Draps assortis, Hardes faites, Victorines, Manchons, Tweeds, etc.

Groceries, Thé, Tabac, Sucre, Melasse, Indigo, CUIR, CUIR A SEMELLE.

Bijouteries, Horloges grandes et petites, Montres, Chaines de Montres, Bagues d'or et d'argent, Pendants d'oreilles, etc.

UN ASSORTIMENT COMPLET DE LIVRES DE PRIÈRES ET DE COULES ET DE PAPETERIE.

Et un grand nombre de Petits Catéchismes vus et approuvés par Mgr. de St. Jean.

Le tout vendu au plus bas prix pour argent comptant.

VENEZ ET JUGER PAR VOUS-MEMES! FIDÈLE POIRIER

Shédiac, 15 Novembre 1871 - ac

REGARDEZ ICI! AFFAIRES! AFFAIRES!

CHEZ Smith & Calder

MARCHANDISES SECHES ET HARDES FAITES,

Dont ils viennent de recevoir un assortiment considérable.

Venez et examinez le meilleur assortiment et le plus grand marché de la ville!

On attend de jour en jour 25 barils de confiseries. Le tout sera vendu à bien BAS PRIX.

EN GROS ET EN DETAIL. Shédiac, 20 Mai 1871. - 1 a

PHARMACIE ET GROCERIE DES FAMILLES! SHEDIAC, N. B.

A. R. WELDON, DROGUISTES,

Ont l'honneur d'informer le public qu'ils ont leur pharmacie tous les articles que l'on peut désirer dans un établissement de ce genre, tels que: Drogues Fraiches, - Médecines Brevetées, Médecines pour chevaux, Pastilles à vers, Trésor des Nourrices, Huiles Parfumées de toute espèce, Teintures, Brosses, Peignes,

Pilules assorties, Savons de fantaisie, Essences diverses, Pommades variées, etc., etc.

Les Marchands de campagne y trouveront constamment toutes espèces de Médecines, etc., etc à des prix excessivement réduits. En fait de GROCERIES et d'ÉPICERIES, leur choix est considérable et varié, et consiste en: Thé, Café, Riz, Soda, Cassonade, Sucre, Melasse, Moutarde, Raisin, Marinades, Savons, Tabac, FROMAGE, VERMICELLE, MACARONI, CHANDELLE, VINAIGRE, ETC., ETC.

Les prix sont tout à fait réduits et on ne saurait mieux faire que d'y rendre une visite. On se convaincra de la qualité supérieure des articles. VENEZ! VOYEZ!! JUGEZ!!! A. R. WELDON. Shédiac, 15 Septembre 1871.

PAIX! PAIX!!

MARCHANDISES A BON MARCHÉ EN ABONDANCE!

Le soussigné vient de recevoir son assortiment de Marchés de Printemps, consistant en

Groceries, Ferronneries, Fournitures de Voiture, Quelques Marchandises Sèches de Coût, Hardes, Coton à filer, etc.,

Qu'il doit vendre d'ici à trois mois si cela est possible, en sorte qu'on peut s'attendre à de bonnes affaires.

SON FONDS CONSISTE EN PARTIE EN: Fer, Acier, Ressorts d'Acier, Essieux de Voitures, Fer Mallable, Bandages, Raies, Gentes, et Bouteaux de Roues, Travaux, Chevilles, Pivots et Barres de S'iges, etc.

Teinture de noir, Vernis, huile à peinture, Turbentine, etc. Fleur, Farine de Blé-d'Inde, de sarrasin, d'avoine, et de Maïs, etc.

Melasse, Sucre, Riz, Empoix, Raisin, Vinaigre, Allum, Teinture de R'sine, etc. Seaux, Bols à lait, Pots-au-beurre, etc. Grosseries et Ferronneries de toute sortes.

200 Paquets de Coton Blanc, Bleu, Vert, Jaune, Rouge et Noir. 400 minots de Blé-d'Inde - 400 quarts de Fleur et de Farine.

Ainsi qu'un Assortiment de Livres Français à grand marché. N'oubliez pas d'entrer chez E. J. Smith, près de la Station du Chemin de Fer.

EDWARD J. SMITH, Shédiac, 5 Juillet 1871

Après la Guerre c'est la Paix! ATTENTION!

Le Soussigné a l'honneur d'offrir ses remerciements les plus sincères au public en g'ral pour le patronage libéral qu'il en a reçu jusqu'à ce jour et profite de cette occasion pour lui annoncer qu'il a maintenant en mains un complet

ASSORTIMENT DE MARCHANDISES

De toute sorte, qu'il vendra à des PRIX TRÈS-RÉDUITS afin de faire place aux importations d'Automne. SON STOCK EST UN DES MEUX ASSORTIS DE SHEDIAC et consiste en: Habillements, Casques, Chapeaux, Chemises, Indienne, Coton Jaune et Blanc, Mousseline, Flanelle de toute couleur, Tweeds, Alpacas, Cobourg de toute couleur, Draps, de Co, Chapeaux pour Dames, Gants, Bas, Mouchoirs, Châles, Mantilles, Rubans en soie et en velours, Corsets, Bouteaux, Peignes, Portefeuilles, Parapluies, Parasols, Papier, Enveloppes, etc.

Un Assortiment Complet de Chaussures pour hommes, femmes et enfants, Melasse, Sucre, Thé, Tabac, Farine, Sel en sac, Faïence, Peinture, Huile de Lin, Vitres, Mastique, Raisin, Moutarde, Poivre, Vinaigre, Lampes, Sel à beurre, Savon, Faux, Manches de Faux, Râteaux, Fourches, Pelles, Seaux, Huile à lampes, Clous, ainsi qu'un grand nombre d'autres articles trop long à énumérer.

MARCHANDISES NOUVELLES REÇUES TOUTES LES SEMAINES. Le public est respectueusement invité à venir voir et juger par lui-même.

N'oubliez pas d'entrer chez PELLETIER si vous voulez acheter à Grand Marché! GEORGE PELLETIER. Shédiac, 28 Juillet 1871. - ac

MARCHES! MARCHES!

CHEZ HAMILTON & SMITH, Pour faire place à des Importations Considérables d'Angleterre!

Le Fonds actuel consiste de toutes sortes de Marchandises tenues dans un Magasin de campagne et sera vendu sans réserve au prix coûtant, pour argent comptant, ou à court crédit, ou en échange de produits de la ferme pour lesquels les plus hauts prix seront donnés. Ils vendent maintenant:

Cuir à Semelle, à 28 cents la livre. Melasses, à 28 cents la gallon. Bon Thé, à 45 cents la livre. Tabac, de 30 à 38 cents la livre. Coton manufacturé, à 5 cents la verge. Coton blanc, à 8 cents la verge. Coton blanc en pelotes, à \$1.40.

Un Grand Assortiment d'Etoffes à Robes, de 10 cts. la verge. Cotons noirs, de 10 cents la verge. Un fonds considérable de Casques en pelleteries, Boas et Victorines, qui seront vendus en dessous du prix coûtant. Ainsi que Mantilles en drap et velours noirs, pour Dames; Hardes Faites, Bottes et Souliers, etc., etc.

AUX PLUS BAS PRIX QUI SE SOIENT VUS A SHEDIAC!! SOUVENEZ-VOUS-EN, AU MAGASIN DE HAMILTON & SMITH. Shédiac, 5 Février 1871. - ac

MONITEUR ACADIEN.

Impressions de toutes sortes exécutées sous le plus bref délai et à bon marché. Annonces insérées aux meilleures conditions possibles. FERD. ROBIDOUX, Editeur-Propriétaire

TARIF DES ANNONCES. Première Insertion, 3 Cents par Ligne. Pour chaque Insertion subséquente par Ligne. Adresses d'Affaires, \$4 par An. Des Arrangements très faciles seront faits pour l'insertion d'Annonces à long terme. Vol. V. ADRESSES D'AFFAIRES. Dr. MAILLARD, SHEDIAC, N. B. 1er Décembre 1870. - a c. Dr. G. A. HARRIS, Bureau en face du Magasin de J. Smith, et maison de Bureau de Poste. Le soir sera visible à l'Hôtel Shédiac, 1er d'octobre 1871. DR. H. E. BOGGS, MEMRAMCOOK, 1er Juillet 1869. - a c. Dr. MORTIMER SHEPHERD, 10 Novembre 1870. - 2 m. Dr. A. P. LANDAU, Claret (près du Petit Ruisseau de Digby). Nouvelle Esplanade. P. A. LANDAU, AVOCAT, Dorchester, 28 Octobre 1870. W. J. GILBERT, PROCUREUR, AVOCAT, SHEDIAC, N. B. M. GILBERT tient son bureau à 6-14 et 16 au chemin de fer. 24 Avril 1868. A. J. BABIN, IMPORTATEUR ET MARCHANDISES, Groceries, Ferronneries, Bottes et Souliers, etc. &c. M. AIN S'IRE, Vis-à-vis le Bureau de MONCTON, N. B. 20 Décembre 1870. - 1 a. KIRK HOLLAND, (Ciel-avant Adams Hotel) Shédiac, N. B. 15 Décembre 1871 - 1 a. FEUILLETS SOUVENIRS D'UN PRISONNIER D'ÉTAT EN 1838. - Ah, bien, c'est la misère! Ma sœur, de rire, je me demande bien si je me voyais la tête et la corde! fois cette idée dans ma sens enragé, s'en va complètement vous trouvez que je fais. - Ah, oui! comme jamais fait autre chose peut continuer! Toi bonne! Si j'étais capable autant, je donnerais. - Ah ça, dis-moi, prends garde à ce que vous le savez! Il faut s'en tenir attention, chose peut me faire. - Ah! sois tranquille tant que je pourrai.